

séjour dans le Pas-de-Calais et à ma sortie de prison, avec quel soin le citoyen Dehay, trésorier de cette commission de répartition, opérât. Oui, le citoyen Dehay ? Car c'est encore une erreur volontaire de Basly de prétendre que la Fédération syndicale est anarchiste. Je regrette que tous les militants ne soient pas anarchistes, mais je suis obligé de dire, comme je suis obligé de constater que, parmi les militants du nouveau syndicat, il y a de nombreux socialistes révolutionnaires. Dehay en est un ; il a été pendant dix ans secrétaire du groupe lensois du parti ouvrier. Il était, l'unité socialiste une fois faite, le secrétaire du groupe n° 4 de Lens qui fut chassé de la Fédération socialiste du Pas-de-Calais et du Parti socialiste pour avoir organisé une conférence d'Hervé. Il a d'ailleurs mon estime tout entière et nul là-bas ne présentait de meilleures garanties de tout ordre pour remplir la fonction de trésorier du Comité de répartition.

La situation est nette. Y a-t-il ou n'y a-t-il pas de voleurs ? Y a-t-il ou n'y a-t-il un infâme menteur ? La commission qu'il est indispensable d'instituer le déclarera.

Déjà, je connais la réponse qu'elle fera, car je connais les façons de procéder de la bande qui a Basly à sa tête. Qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas une question d'individualités. Ce sont deux mouvements qui sont face à face dans un duel qui doit se terminer par l'anéantissement d'un des adversaires.

Derrière Basly, il y a tout le socialisme domestiqué par le gouvernement et le patronat. Il y a les loges maçonniques ; il y a le Vieux-Syndicat.

Derrière les militants de la Fédération syndicale, il y a tous les ouvriers, à quelque catégorie révolutionnaire qu'ils se rattachent, qui veulent briser la domination du régime actuel, élayé par les individus de l'engance Basly.

Lors de la grève de mars-avril dernier, les dirigeants du Vieux-Syndicat n'ont pas hésité une minute à nous imputer la responsabilité des incidents de Liévin et de Lens et à nous accuser d'avoir fomenté ces drames avec l'argent d'un Durand de Beauregard. Quand ils disaient cela, ces hommes savaient qu'ils mentaient. Et ils mentaient sans remords, sans rougir au front. Le porte-plume de Basly, un des directeurs du *Réveil du Nord*, le vénérable de loge Desmons, déclarait à Amiens, lors du Congrès où il fut flétri, à une personnalité qui n'hésiterait pas, je pense, à en apporter le témoignage : « Dans le Nord, nous avons des mœurs politiques très passionnées... Vendus aux compagnies... Complot avec la réaction... Question de journalisme. »

Ces mœurs, nous voulons qu'elles s'évalent au grand jour. Cette manière de comprendre le journalisme socialiste, nous voulons qu'elle éclate aux yeux de tous, afin que chacun sache bien et afin que chacun se prononce.

Ce n'est pas sous l'influence de telles mœurs que pourront se créer des hommes capables de rendre viable une société d'hommes libres. Assainir ce marécage, c'est préparer dans la mesure de ses moyens un coin de terre à la Révolution.

PIERRE MONATTE.

## COIN DES ENFANTS

Cette année, c'est l'imprimeur qui nous fait attendre. Cependant, j'espère pouvoir faire les envois aux environs de Noël. Je recevrai donc les souscriptions jusqu'à cette date.

2 fr. 50 l'exemplaire, franco, la souscription au troisième volume donnant droit à avoir les volumes précédemment parus, au prix de 2 fr. 50 chaque.

Et à 2 fr. le volume, à partir de 5 exemplaires. La souscription close, le volume sera vendu au prix marqué : 3 fr., port non compris.

## CROCS & GRIFFES

DISTRIBUTIONS DE PRIX. — La manie des concours et des récompenses sévit plus que jamais. Le *Matin* ouvre un concours « national » sur cette question : L'éducation de la démocratie. 50,000 francs de prix. Le *Chambord* (une li- queur, non un journal) en ouvre un sur cette autre question presque aussi intéressante : Com- bien y a-t-il de gouttes dans un litre renversé ? 100,000 prix de un million de francs.

De ces deux questions, laquelle est la moins stu- pide, je ne saurais le dire. Peut-être, tout compte fait, donnerais-je la préférence à la seconde, d'a- bord parce qu'elle est plus facile à résoudre, en- suite parce que les récompenses sont plus nombreuses, enfin parce que l'idée-mère des concours de ces deux affaires, toute de réclame et de commerce, s'y mon- tre plus franchement. Mais je ne puis m'empêcher de gémir sur le nombre de malheureux qui vont acheter des litres de *Chambord* — et les boire ! — ou prendre sur leur repos pour éduquer la démocra- tie. Résultat dans les deux cas : diminution de la santé publique.

Après tout, ce fut pour résoudre des questions proposées par l'Académie de Besançon et gagner la pension fondée par une madame Suard, que Proudhon écrivit ses premiers mémoires. Mais il eût peut-être été tout de même Proudhon, sans cela ?

Les récompenses dont je viens de parler, ne sont pas les seules. Je laisse de côté les innombrables concours d'innombrables revues : dire à qui appar- tient ce nez, ou cette oreille, etc. Des familles palissent là-dessus, le soir, sous la lampe. Nous avons plus sérieux que cela, ou du moins qui se prétend plus sérieux. Nous avons les prix Nobel, ceux de la Société Goncourt et de la Vie Heureuse.

M. Moissan est un chimiste distingué. Son jour à obtenir de hautes températures est célèbre. Il vient d'obtenir le prix Nobel pour la chimie. Et je n'ai pas besoin de vous dire que la science française, en sa personne, est fière. Mais M. Moissan n'en sera pas plus un chimiste distingué, après cette distinc- tion qu'avant, et la valeur de la science française sera juste la même que ce qu'elle était.

Les autres récompenses de jeu Nobel, sont : un prix de physique (Thomson, Anglais), un prix de poésie et de littérature (Caracci, Italien), un prix de physiologie et de médecine (Ramon y Cajal, Espagnol, et Camilio Golri, Italien). On croirait entendre la lecture d'un palmarès dans un lycée, ces hommes barbus vous font l'effet de petits garçons.

On s'étonne même de ne pas voir le prix tradi- tionnel « de bonne conduite ». Tout cela est un peu bien ridicule. Que des hommes faits recherchent encore, au sortir de l'école, les lauriers de papier sur la tête et les accolades de proviseurs, cela pa- rait surprenant. Mais il faut dire que le laurier de l'institution Nobel consiste en une somme de 208,000 francs, et beaucoup d'hommes, à ce prix-là, consentent à se faire petits garçons.

Les récompenses de la Société Goncourt, qui est une académie, mais non de billard, encore qu'elle tienne ses assises dans les restaurants, et de la Vie Heureuse, qui est une revue, sont plutôt des prix « d'encouragement ». Elles recherchent les jeunes romanciers méritants. Et, il n'y a pas à dire : il faut que, chaque année, coûte que coûte, la Société Goncourt et la Vie Heureuse découvrent deux jeunes romanciers de mérite, à qui elles décernent, l'une 5,000, l'autre 6,000 francs. Et qu'arrive-t-il ? C'est que nombre de jeunes hommes, laissant à leur personnalité, se tourmentent pour dériver en

vue de ces prix, dans la manière susceptible de plaire aux juges ; c'est que les éditeurs, avides de cette réclame pour leurs maisons, n'édient — au besoin, sur commande — que les ouvrages fabriqués dans cet esprit.

Et je n'ai rien dit de la bourse de voyage (3,000 francs), créée récemment pour les jeunes poètes. Je n'ai rien dit des récompenses de l'Académie, ni du prix Sully-Prudhomme. Pour atteindre l'une de ces distinctions enviées, vous devinez les démarches, les flatteries, les intrigues, les manèges, les bassesses mis en jeu. Lorsqu'encore l'Etat n'est pour rien dans ces distributions de récompenses, il n'y a peut-être que demi-mal ; on peut les consi- dérer à la rigueur, comme des phénomènes d'en- tr'aide, et admirer comme les travailleurs intel- lectuels sont habiles à se procurer des suppléments de ressources, en dehors de leur salaire.

Jamais la littérature, avide de protectionnisme, n'a été plus protégée. Aussi ne manque-t-elle pas de bras. Les médiocrités, les nullités y affluent. Ne vaudrait-il pas mieux que toutes ces énergies, dé- couragées du côté des arts, se tournassent du côté des labeurs-manuels ? Mais, pour ceux-ci, il n'est ni concours, ni prix, ni bourses de voyage. Ce ne sont pas des métiers « nobles ».

Erratum. — Dans le dernier numéro, au compte rendu de Pan, on lit : « Curieux mélange de lyrisme et de satire bouffonne, un peu trop grasse même quelquefois ». C'est « un peu trop grosse » qu'il faut lire.

R. CH.

C'EST NOUS QUI SONT LES PRINCES. — Voici le bruit qui court en ce moment : Si le directeur de l'Opéra n'est pas encore nommé, c'est que celui que l'on voudrait nommer préférerait être nommé direc- teur du Français.

Or, on voudrait réserver le Français au direc- teur d'une autre scène dont le fauteuil directorial est guigné par le mari d'une dame à qui un de nos ministres n'a rien à refuser.

Récompense à qui apportera la solution d'une affaire si embrouillée.

Ces jours derniers, je lisais les Mémoires de Papillon de la Ferté, qui fut intendant des Menus, sous Louis XV, et avait, sous le contrôle des gen- tils-hommes de la Chambre, la direction de l'Opéra et de la Comédie Française. C'est déjà plein d'his- toires de ce genre.

Seulement, au lieu de s'appeler Machin tout court, les protecteurs s'appelaient M. de Duras, M. d'Aiguillon ou M. de Richelieu.

À part cela, rien de changé. Et c'est toujours aussi bri...ant, dirait mon concierge.

J. GRAVE.

## Le Syndicalisme et l'Anarchie

Le moment me semble venu pour les commu- nistes-anarchistes de définir leur action vis-à- vis du syndicalisme et de déterminer la valeur qu'ils attribuent à ce dernier. C'est ce que je vais essayer pour ma part.

Il y a quelques années, la scandaleuse con- duite des politiciens pseudo-socialistes avait tellement écœuré certains militants, que ceux-ci rejetèrent l'action électorale ou tout au moins la mirent à l'arrière-plan de leurs préoccupa- tions pour consacrer toute leur énergie à une

œuvre purement prolétarienne : le syndicalisme. Profitant du désarroi des politiciens, les anarchistes eurent raison de se mêler activement à la vie des syndicats et de tenter d'y faire comprendre la véritable maxime socialiste : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

Le succès semblait tellement certain que nos camarades crurent avoir éloigné à jamais les politiciens de tout ordre et être en possession des moyens les plus propres à émanciper le prolétariat. Pour ma part, je suis sincèrement syndicaliste; mais le syndicalisme est-il le seul moyen de lutte, à la disposition des révolutionnaires que nous sommes? Sous la vigueur de notre action, il semblait suffire à tout, être un instrument de révolution, marcher résolument vers le socialisme-communiste, en combattant tous ceux, à quelque titre que ce soit, qui se mettent en travers de l'action du prolétariat.

Pendant quelques années, les événements semblèrent nous donner raison, mais le parti socialiste, longtemps divisé, ayant réalisé son unité, des éléments qui jusqu'ici dans les syndicats se secondaient parfois, par rancune politique, l'action des anarchistes, ont rallié l'organisation politique et se sont retournés contre nous.

Aujourd'hui, malgré les affirmations conciliantes au Congrès de Limoges, nous pouvons prévoir que le parti socialiste parlementaire, effrayé de voir de plus en plus des travailleurs lui échapper, va tenter de s'annexer le syndicalisme et de le faire servir à ses fins politiques; les dernières grèves, Fougères, par exemple, en offrent des preuves : à chacune des députés socialistes, délégués du Parti, ont été prodigués leurs « sages » conseils aux grévistes, et leur démontrer l'excellence de la lutte électorale. (Tel Guesde déclarant aux électeurs du XIV<sup>e</sup> : « Ce que nous vous demandons, ce n'est même pas un acte d'énergie, mais simplement de bon sens, déposez un bulletin de vote au nom du candidat socialiste. »)

Cette main-mise sur le syndicalisme, tentée au Congrès d'Amiens, n'a point réussi; mais elle sera continuée; la tactique employée à Amiens pour triompher des politiciens, et les résultats généraux du Congrès, doivent-ils complètement satisfaire les communistes-anarchistes? Je ne le crois pas, et c'est là que je me sépare de beaucoup de camarades, et je dis : si le syndicalisme peut être tout, alors déclarez nettement qui vous êtes et ce que vous voulez.

Pas de neutralité hypocrite et d'une observance d'ailleurs impossible, mais propagez dans les syndicats le communisme anarchique et combattez les politiciens de tout acabit, en dépit des décisions d'Amiens; mais si vous agissez ainsi, vous ne pourrez plus espérer grouper toutes les masses ouvrières; vous ne pourrez former que des groupements numériquement faibles.

Si, au contraire, vous voulez grouper le plus grand nombre possible de travailleurs, si vous voulez englober le prolétariat tout entier, vous devrez recourir à la fiction nécessaire de la neutralité. C'est ce qui s'est produit à Amiens, où la motion Griffuelhes a été votée non seulement par les révolutionnaires, mais même par les réformistes dont beaucoup appartiennent au P. S. unifié; au contraire, la motion antimilitariste d'Yvetot a déterminé une scission. Je comprends la réserve de beaucoup de syndicalistes sur le vote d'une motion pouvant, par sa netteté et son intransigeance, éloigner beaucoup de travailleurs, mais alors reconnaissez qu'il n'est pas possible au syndicat d'être franchement anarchiste.

Mais s'il en est ainsi, n'est-il pas évident que le syndicalisme ne peut pas être tout, et que les anarchistes peuvent et doivent agir hors de lui, après avoir agi en lui? Actuellement, le syndicalisme est encore trop souvent un groupement étroit, limité à des revendications par-

tielles, et non pas intégrales comme celles des anarchistes.

Mais il est temps de conclure :

Ou bien le syndicalisme sera nettement anarchiste. Mais alors il ne sera autre chose qu'un groupement de militants unis pour l'action par une même idée, et limité en nombre.

Ou bien il groupera, et c'est ainsi que nous le comprenons, une masse de plus en plus compacte de salariés, unis par des intérêts communs, par des souffrances communes, que nous pousserons, il est vrai, à acquérir assez de force et de conscience pour s'émanciper eux-mêmes, mais dans ce cas il faudra agir sur lui en dehors, et tenir le syndicat soigneusement à l'abri des luttes intestines qui pourraient l'affaiblir en le déchirant.

Si actuellement, en France, le communisme anarchiste semble stagnant, cela tient, je crois, à ce qu'un trop grand nombre de camarades confinent leur action dans le syndicalisme; soyons autre chose que des militants syndicalistes; en dehors des syndicats, les socialistes forment des groupes d'études et de propagande pour la diffusion de leurs conceptions. Imitons-les; faisons une action pratique dans le syndicat, mais en même temps gardons-nous de négliger l'œuvre de propagande théorique, qui consiste à détacher de la société actuelle le plus possible de consciences. Pénétrons dans les divers groupements qui combattent telle ou telle forme particulière d'oppression; n'oublions pas que demain sera fait de joie, habituons donc le peuple à cultiver en lui le sentiment du beau. Imprégnons le peuple d'anarchisme et faisons en sorte qu'il soit assez conscient de lui-même pour fonder révolutionnairement un jour une société sans maîtres et sans dieux.

CHARLES BENOIT.

*Ceux qui s'intéressent au développement du journal peuvent nous envoyer des adresses de lecteurs probables.*

## L'Internationale Policière

C'est le titre sous lequel nous avons eu le plaisir de lire dans l'*Humanité* du 8 décembre un fort généreux article du citoyen Guy Bowman, membre de la *Social Democratic Federation* anglaise, actuellement de passage à Paris.

Nous croyons utile d'en reproduire ici toute la partie essentielle :

Alors qu'on annonce un Congrès international antianarchiste — hsez : antirévolutionnaire — destiné à se tenir à Madrid, en janvier prochain, il serait peut-être à propos de s'occuper un peu du mouchardage international.

Que la police soit internationale, le fait est hors de doute, il a été mis fréquemment en pleine lumière. Toutes les capitales ont, outre leurs mouchards nationaux, une équipe de mouchards étrangers, généralement de quelque marque, destinés à surveiller les révolutionnaires.

### Section française.

A Londres, la police politique française posée, pendant la période de 1892-1900 qui vit sur le continent de nombreux attentats anarchistes et leur répression impitoyable, l'inspecteur Houllier, devenu légendaire. Ce digne homme ne se faisait pas faute d'emprunter le nom de M. Johnson, correspondant du *Figaro*, pour aller chez les commerçants de Charlotte street ou d'Islington s'enquérir des réfugiés français. C'était, déclarait-il avec une belle rondeur, « pour leur rendre service ». Le brave homme ! Un jour, cependant, il lui arriva d'être, avec son collègue et compatriote Féléte, enveloppé à Fitz-Roy-Square par des anarchistes français qui leur donnèrent à tous deux une aubade homérique; on en rit encore à Londres.

La police politique italienne était, vers la même époque, représentée à Londres par l'*Illustissimo cavaliere* Sernicoli, ayant sous ses ordres une forte escouade de ses nationaux. Les policiers italiens sont intelligents, subtils et individuellement redoutables; en corps, ils le sont moins. Malgré leur zèle, Sernicoli et ses acolytes ne purent empêcher les révolutionnaires Malatesta, Malato et Merlino de quitter clandestinement Londres pour aller prendre part à un mouvement insurrectionnel en Italie.

### Section russe.

L'infâme police russe est toujours à l'œuvre en Angleterre, en France et en Italie. Nombreux sont, à Londres, les réfugiés russes, socialistes, révolutionnaires et mêmes tolstoïens. A leur grand regret, les mouchards de Nicolas II, qui ont à compter avec le sentiment britannique, ne peuvent que surveiller les révolutionnaires, tenter de surprendre leur correspondance et signaler leur départ pour le continent.

En France, grâce à l'alliance franco-tsariste, les mercenaires de la troisième section, mêlés à la colonie russe du treizième arrondissement, ont pu faire expulser de nombreux révolutionnaires slaves. Il y a quelques années — au lendemain de l'attentat Bresci contre le roi Humbert — c'étaient surtout les Italiens qu'on expulsait.

Les manœuvres de la police russe en Italie ont été plus odieuses encore. D'accord avec les *questurini*, leurs dignes frères, les mouchards au service de la maison Romanoff ont pu attirer dans d'abominables traquenards les révolutionnaires russes et les livrer aux autorités tsaristes. Comme le peuple italien s'insurgea contre les extraditions machinées, notamment contre celle de Goetz qu'il empêcha, on trouva le moyen d'attirer les révolutionnaires russes sur le territoire autrichien. Là, ils étaient aussitôt saisis et dirigés sur la frontière russe, d'où ils partaient pour la Sibirie, Sakhaline ou la mort.

Car les gouvernements autrichien et allemand ont pu être en rapports tendus avec le gouvernement russe, les polices des trois Etats n'en ont pas moins fonctionné toujours avec une touchante unanimité.

*Policiers de tous les pays, unissez-vous pour la défense du trône et du capital !*

### Section espagnole.

Faut-il rappeler l'accord touchant des polices française et espagnole dans l'affaire Malato, grefée sur l'attentat de la rue de Rohan pour débarasser la monarchie alphonstine du gêneur qui avait, avec le professeur Tarrida del Marmol, dénoncé au monde civilisé les crimes de Montjuich ?

On se souvient de ces enveloppes de bombes ou prétendues telles, mystérieusement envoyées de Barcelone et voyageant sous les yeux de la police française !

### Section anglaise.

Faut-il rappeler l'arrestation de mon confrère de la presse anglaise, Hamilton, à Madrid, le 31 mai dernier, quelques heures après que Morral, seul auteur de l'attentat de la calle Mayor, eut lancé sa bombe ? Hamilton, inoffensif journaliste, fut arrêté comme anarchiste dynamiteur. Il avait été évidemment dénoncé comme un homme dangereux aux autorités espagnoles.

Il en fut de même pour moi. Lorsque je partis de Londres pour ouvrir sur place une enquête absolument impartiale sur l'affaire Ferrer, et résolu à ne proclamer vrai que ce que j'aurais pu contrôler moi-même, j'annonçai publiquement mon voyage. C'était au grand jour que je voulais chercher la lumière. Les seules lettres d'introduction que j'emportais étaient pour les députés républicains Lerroux et Arsuaga (ce dernier défenseur de Ferrer) et l'écrivain libertaire bien connu Urulés, ex-directeur de la *Revista Blanca*, aujourd'hui collaborateur à des journaux républicains.

Les détectives de *Scotland Yard* — la préfecture de police londonienne — et leurs confrères de Paris, où je m'étais arrêté, n'eurent rien de plus pressé que de signaler mon départ à leurs collègues espagnols.

Si bien qu'arrivé à Madrid à huit heures du matin, j'étais arrêté à midi; les agents de M. Davila n'avaient pas perdu de temps !

Il paraît que le champion de la répression ré-